

Catalogue

1. Préface	I
2. Même sans le sou, il faut rester à Pékin	1
3. Les gens au sous-sol	28
4. Une fille attrapée faussement, un homme disparu	58
5. Qui vit dans la villa, réfléchit-il à la “justice”	102
6. Demande d'emploi : Héros “La course vaine”	129
7. Le jardin de PANTING a quelques rêveries	160
8. Avec quoi tient-on bon, notre vie !	200
9. Où puis-je aller en quittant le sous-sol ?	245

Même sans le sou, il faut rester à Pékin

Ce que je vais raconter est encore très récent. Au début de l'an 2001, j'ai eu une mésaventure à Pékin. Peu après la fête de Saint Valentin, je faisais face à une dure réalité. Il ne me restait qu'un peu plus de mille yuans en poche, mais je devais rester deux mois à Pékin, cette ville florissante mais difficile à vivre. A cette période, personne ne pouvait m'aider. J'avais pourtant quelques copains, d'ordinaire ils fanfaronnaient très fort : "Si tu as des problèmes, je peux me charger de toutes tes affaires !" mais je savais que si j'en faisais vraiment la demande, ces coquins se cachaient de moi de tous leurs efforts. Ces canailles ! A Pékin, j'avais aussi une bonne copine qui travaillait pour la compagnie McKinsey, chargée de former des hauts dirigeants, son revenu annuel atteignait sept cent milles yuans, et encore une compagnie privée lui apportait

deux millions d'yuans. Si je lui avais demandé, elle n'aurait pas hésité à me prêter, mais je ne pouvais pas perdre la face. Bon dieu de bon dieu, en apparence je suis un homme respectable, comment puis-je en être réduit à mendier ? Si ma copine se moquait comme ça, je sauterais du quai du métro par honte.

Comment faire ? Il me fallait vivre de toute façon. J'ai trouvé un hôtel de sous-sol à SONGYULI, au sud-est de la capitale, le loyer d'une pièce était de deux cent vingt yuans par mois. D'ordinaire ce prix ne représentait rien pour moi. La visite de l'hôtel m'a fait vivre une grande épreuve. On aurait dit que cet hôtel du sous-sol était extraordinaire. Les buildings résidentiels comportent des abris souterrains en cas de guerre. Pour obtenir des revenus, de nombreux syndics ont transformé ces abris en beaucoup de petites pièces, et les louaient aux provinciaux comme les hôtels. Une petite maison sur la terre, mais le sous-sol était extraordinaire. Après un long

couloir, c'était la zone des pièces. Chaque pièce mesurait à peu près six mètres carrés, entièrement en sous-sol, sans fenêtre, sans ventilation. Il fallait allumer même le jour. Dans la pièce il n'y avait qu'un lit, un banc et une lampe. Toilette et cuisine étaient communes, ainsi qu'une douche elle aussi commune (en supplément, mais comme il faisait froid, presque personne ne l'utilisait). Tous les équipements étaient très sommaires, voire à peine utilisables. La pièce était propre en apparence, le pire était que sans chauffage, l'air froid était accablant.

Debout dans cette petite pièce comme une cellule de prison, je me creusais les méninges. J'ai profité autrefois d'une vie luxueuse, je vivais dans une villa, je conduisais une voiture de luxe, je mangeais des plats délicieux jusqu'à les repousser, dès que j'entrais dans une boîte de nuit, les femmes se jetaient à mon cou. Comment imaginer que la vieillesse me fasse choir dans cette ville de Pékin. Mais aussi j'ai quand-même

enduré des épreuves, vidé le lisier dans les toilettes, bâti des porcheries, vendu des pastèques, porté des sacs de jute sur les épaules, et même couché aux champs en plein air. Ma situation actuelle n'était pas pire ! Si les ouvriers-paysans et les errants pouvaient habiter ici, pourquoi ne pourrais-je pas y habiter ? Je payais en serrant les dents le loyer de plus de 200 yuans au patron de l'hôtel.

Une fois installé, je commençais à observer les résidents d'ici. Deux sortes en général : les paysans venus de la campagne faire les petits marchandages, et les jeunes provinciaux qui viennent gagnent leur vie à la capitale. Certains sont là même en famille, faisant à manger chaque jour dans la cuisine publique avec des réchauds à gaz, la fumée âcre se répandant partout midi et soir. Parmi ces personnages hétéroclites, j'étais le seul homme présentable qui portait des lunettes. Pourtant tous ces gens qui ont vu le monde dans la capitale ne faisaient pas attention

particulièrement à moi qui était un errant décalé.

J'ai un tempérament qui exige de vivre toujours d'une façon décente, tout à fait bien, n'importe où. Même dans ce sous-sol, je devais aussi passer une vie convenable. Cette résidence est située en banlieue, il y a un marché aux environs, on vend aussi des bricoles de contrefaçons, sauf les légumes. J'y ai acheté la couverture, le thermos, la couverture électrique, la lampe de chevet, presque tous sont des copies et coûtaient peu cher. Installé, il valait mieux ajouter de l'ambiance. J'ai installé une mini-chaîne hifi, posé le portrait agréable de mon ex petite amie sur la table de chevet, et sur l'étagère de ciment au mur, justement faite pour cela, j'ai mis des livres. De sorte que cette prison noire prit un air d'intérieur bourgeois.

La porte de chambre n'était pas très insonorisée. Un jour, j'entendis deux garçons de la pièce voisine qui se parlaient. Peu à peu, j'ai

compris quelques bribes de leur conversation. C'étaient deux garçons venus de la banlieue de Tangchan, vendeurs d'assurance commerciale à Pékin. Sans salaire base, débutants et donc sans résultats, leur vie était difficile. Le Grand éduquait le Petit : "A quoi bon être soucieux ? Tes soucis te rapportent-ils de l'argent ? Seuls les meilleurs survivent, il faut courir, savoir se rabaisser, aller où il y a une porte. N'aies-pas peur des difficultés ! S'il n'y a pas à manger, va acheter trois livres de pommes de terre et fais-les cuire, tu peux manger ou non ? Tu te crois un grand seigneur ? Demain si tu as encore cette mine triste, je te giflerai !" J'étais ému en écoutant, voilà la leçon d'éducation la plus réaliste sur l'économie de marché, que je n'ai jamais entendue.

Peu après, la conversation terminée, j'ai mis CD, c'était le concerto pour violon et orchestre de BRAHMS interprété par Leonid BORISOVICH KOGAN. Le couloir étant vide en journée, l'effet de l'écho fait par la musique est très agréable, et

on frémit d'aise en l'écoutant. Après 40 minutes environ, j'ai fermé la mini-châine, j'ai ouvert la porte et suis sorti, mais j'ai vu que l'ainé des deux garçons de Tangchan était debout au-dehors de la porte, avec une expression solennelle. Nous étions ébahis tous les deux. Le garçon a dit à la hâte : " Tu es le nouveau venu ? Ta musique est très plaisante à entendre ! J'ai écouté déjà une demi-heure, ah, ah, je ne te dérange pas ?" Je demeurais sans voix, et ai dit après un bon instant : "Veux-tu encore écouter ?" Il devint soudain un peu timide, et a dit précipitamment en agitant la main : "Non, pas besoin," puis il se tourna et entra dans sa pièce.

Logement trouvé, venait le problème de la nourriture. Acheter une bonbonne à gaz, faire sauter des plats avec des paysannes dans la cuisine étroite, était inimaginable pour moi. Donc je sortis et me promena, et j'ai trouvé que le grand marché aux environs était vraiment très commode, car on y trouvait une dizaine

de petits restaurants. J'ai trouvé un restaurant à mon goût, du nord ouvert par des gens de la Mongolie Intérieure et en ai fait ma cantine. En estimant le reste d'argent dans ma poche, je me suis fixé un budget alimentation : 6 yuans pour chaque repas, pas un centime de plus. Cinq yuans pour un plat sauté y compris un peu de viande, un yuan pour un bol de riz, c'était suffisant. Ce n'était pas d'un bon rapport qualité-prix, mais du fait de l'huile abondante, c'était meilleur que la gamelle. D'ailleurs, il n'y a pas de vendeur de gamelle aux alentours. Dans cette banlieue, mon budget me permettait de trouver des plats sautés à bon marché, alors que je n'aurais pas été capable de m'offrir un hamburger ailleurs. Bien sûr, on aurait pu trouver à meilleur marché, des pommes de terre émincées sautées, trois yuans pour une part, pour économiser plus. Mais en voyant le visage souriant et sympathique des patrons, je ne pourrais pas agir si avarement en perdant la face. Le patron a fait venir toute sa famille de la Mongolie Intérieure. Sa femme, deux fils, une

filles, tous étaient si chaleureux et francs. Mon budget repas ne correspondait évidemment pas à mon allure, mais ils ne m'ont jamais méprisé. Dès qu'ils me voyaient entrer à la porte, ils me saluaient précipitamment et me versaient le thé. "Tous ceux qui viennent sont invités" — j'étais vraiment très ému par cet esprit d'égalité. Les plats dont une part coûtait cinq yuans ne sont pas nombreux, quand nous nous connaissions bien, le patron choisissait les plats pour moi, il les changeait sans cesse pour chaque repas, ce n'étaient que le chou, la pomme de terre, les carottes. Vu l'attitude de la famille, j'étais gêné de ne commander que des plats bon marché. Un dimanche (bien que ce jour n'est plus de valeur particulière pour moi), influencé par l'atmosphère oisive au-dehors de la fenêtre, j'ai pris la décision d'augmenter un peu le chiffre d'affaires de cette famille, j'ai demandé la carte, et ai choisi à contre-cœur une part de "Pâte Mongolienne" (Ndla : "Pâte aux poissons") qui coûtait huit yuans. Bien que j'ai déjà consulté, mais je ne peux pas imaginer

concrètement qu'est-ce que c'est. La patronne ne dit franchement : "Sois tranquille, c'est délicieux !" Peu après, une boîte à raviolis en bambou à vapeur fumante est sur ma table, toute la boîte est pleine de.....comment les qualifier ? Il s'agit de petites fleurs creuses faites en pâte très mince, à la couleur jaune, très délicate. On les mange en les trempant dans la sauce, un vrai délice.

Voilà pour le déjeuner et le diner. Le petit déjeuner était plus facile. Chaque matin à 8 heures, je sortais de ma chambre, arrivais au marché. Il y a 7 ou 8 stands qui vendaient des galettes, sur l'une des enseignes, il était écrit "Galettes de Shanghai", mon dieu, avancer avec le temps ! Chaque matin, j'achetais une galette au sésame en payant cinquante centimes, elle sortait du four, parfumée et chaude, ma main était brûlante même protégée par un papier, mais c'était parfait pour manger dans ma chambre. Bien à aise ! C'était dommage que je ne sache pas chanter la mélodie des marchands, sinon je chanterai

certainement une de leurs mélodies ! Chaque jour comme ça, le vieux vendeur des galettes me connaissait, criait à haute voix en me voyant : "Une galette, au sésame !" Sa belle-fille (selon mes suppositions) ouvrait la couverture calorifuge, serrait une rapidement du panier en bambou. Une bonne affaire pour cinquante centimes.

Avez-vous déjà habité en sous-sol ? Au sous-sol, la température était inférieure de cinq degrés par rapport au dehors, l'ambiance était sombre et peu agréable. En réalité, le froid était encore secondaire, ce qui causait le plus de la peur, c'était l'absence de différence entre le jour et la nuit. Il semblait que le soleil ne se levait jamais. Les gens étaient comme les animaux qui marchaient avec attention dans l'obscurité, pour eux se sentir bien était impossible. Ce que j'espérais le plus, c'était d'habiter un jour en surface. Un jour, pour me faire couper les cheveux, je suis allé dans un salon de coiffure à domicile clandestin, qui se trouvait au cinquième

étage d'une tour. Le vieux coiffeur a été employé d'un salon de coiffure étatique, qui a fait faillite du fait de la concurrence des salons de coiffure privés. Maintenant il était en retraite, utilisant le temps après la retraite, il ouvrait un salon de coiffure chez lui, pour servir les habitants de son quartier. Son appartement était assez grand, simple, au niveau de l'époque du début des années 1980. Cheveux coupés, debout devant la fenêtre de son appartement, je vis soudain dans sa cour un spectacle très vivant, des gens venaient et partaient, les couleurs étaient claires, le soleil du jour était d'une telle beauté ! Dans ma vie de plusieurs décennies, je n'avais jamais senti que le jour était aussi beau. A cet instant, je pensais que : On vit dans ce monde, aurait-il d'autre demande ? Même si je n'ai qu'une maison à qui il manque des travaux de finition, une famille très ordinaire, je ne contenterai de pouvoir voir le jour, voir le soleil !

Dans ma vie des deux mois au sous-sol, ce

coiffeur en retraite était celui qui m'a fait le plus d'envie.

Dans la journée, les habitants de l'hôtel en sous-sol sortaient pour gagner leur vie. A ce moment l'hôtel était relativement calme, les week-ends aussi, car la vie des gens sans profession n'a pas de samedi et dimanche, seulement deux instants animés à midi et au soir. La toilette, la cuisine, la salle d'eau et la douche étant communes, proches les unes des autres, de sorte que c'était un lieu bruyant. Ce qui était intéressant, si quelqu'un venait prendre la douche, il fallait l'annoncer au patron. Le patron était un homme très maigre d'une quarantaine d'années, il faisait payer d'abord cinq yuans, puis il laissait entrer. Comme la toilette, la douche contenait trois cabines séparées par des planches, il y avait le chauffe-eau à gaz, un diffuseur à chaque cabine. On y entrait, ôtait ses vêtements et ouvrait le robinet, il fallait le dire au patron qui attendait au-dehors pour régler la température d'eau. Si

celle qui prenait la douche était une femme, le spectacle était un peu drôle, le patron et la femme criaient à tour de rôle : “Comme ça ?” “Encore un peu !” “Et cette fois ?” “Eh, ça va, ça va.” Il fallait crier plusieurs fois pour finir.

Un jour, j'étais en train de laver mes linges dans la salle d'eau, un garçon entra avec des pas lourds, habillé à la mode. J'étais quand même influencé par la mode, un coup d'œil me faisait savoir que son habillement était authentique à coup sûr. Lorsque je me demandais que comment ce petit beau gosse pouvait être naufragé pour venir ici ? Je n'aurais pas attendu que ce garçon-là prit d'abord la parole :

“Hélas, ce n'est-il pas un patron ? Le patron lave le linge lui-même ? Où se trouve ta secrétaire ?” Ce n'était pas la bonne parole à entendre. J'étais un tigre descendu de la montagne, qui n'avait plus de prestige dans la plaine. Ce petit garçon, si on lui pinçait le nez, il en sortirait du lait, osait se

moquer de moi. Je lui répondis : “Un beau gosse comme toi, n'est pas tellement meilleur qu'un vieux comme moi ! Où se trouve ta petite amie ? elle est partie en suivant un autre ? ” Désormais, nous nous moquions l'un de l'autre à chaque rencontre dans le couloir. L'ironie de ce beau gosse était encore secondaire, mais son regard en me voyant, était plus méprisant que celui des urbains sur les errants. Je ne pouvais pas attester que j'étais supérieur et que j'étais obligé de subir, tout rouge de colère.

La nuit dans le sous-sol était le plus difficile pour supporter le temps, le froid, l'ennui, l'agacement. Faire un tour à la surface, la rue était vide, aussi le froid et l'ennui. A un kilomètre à la ronde, seul un K.F.C. restait ouvert le soir, toutes les lampes étaient allumées, et la musique était mélodieuse. J'ai trouvé un moyen pour passer par hasard la longue nuit, ce que je veux dire, c'est le moyen que j'étais capable pour payer la consommation. Entrer sportivement, demander

un café chaud, payer seulement cinq yuans, on pouvait s'asseoir plus de deux heures. En apportant un livre, lire lentement, c'était pas mal. Après tout, les fenêtres claires et les tables propres, il y avait un peu du goût de l'internationalisation, faisaient oublier momentanément le sous-sol effrayant. Les serveuses de K.F.C. étaient toujours souriantes, cela va sans dire, elles avaient été bien formées, mais chaque fois elles me demandaient deux fois : "Voulez-vous encore quelque chose ? Un hamburger ? " Je hochais la tête, chaque fois maudit en cœur : "Que diable ! Hypocrite, tu crois que j'ai Alzheimer ? " Bien que ces demoiselles aient l'âge de mes propres enfants, je ne pouvais pas m'abstenir de les haïr dans mon cœur. Ce sourire professionnel était détestable, en comparaison avec la chaleur de la famille du restaurant mongol, la sincérité et l'hypocrisie se distinguaient tout de suite.

C'est un lieu isolé, après neuf heures du soir, les gens étaient de plus en plus rares, il n'y

avait que quelques garçons probablement lycéens qui semblaient poursuivre une jeune fille, comme l'atmosphère du café. Un café de cinq yuans, par rapport à ceux que je buvais d'ordinaire, n'était qu'un ersatz. Même pour un ersatz, je demandais aussi un verre, puisque KONG YI JI, lettré décadent du siècle dernier, avait demandé une assiette de fève en fenouil, je me consolais ainsi.

Un jour, j'étais absorbé par la lecture de mon livre de FAUST, lorsque quelqu'un me fit signe. C'était le beau gosse, et un garçon de son âge. Dans la situation de la mondialisation de la Chine, bien que nous nous appelions toujours "Patron" et "beau gosse", mais il n'y avait plus le sens de moquerie. Le beau gosse disait : "Ha, ha ! Tu trouves aussi que c'est un bon lieu ? " "Oui, justement pour lire. Pourquoi tu es venu ici ?" "J'ai un projet à discuter avec mon ami. "Il me tendit un business plan bien relié en me disant : "Patron, fais tes remarques s'il te plaît." C'était en fait un projet sur une chaîne de restauration,

le nom du projet est “La belle ville du bifteck occidental”, y compris une maquette faite par ordinateur. En tournant une page, la marque était en cours de dépôt ! Je lui demandait : “Qui a fait ça ?” Il répondit : “Moi.” Je demandais : “ As-tu l’argent pour l’investissement ? ” “ Justement pas d’argent, si j’avais l’argent, je n’aurais pas eu la chance de connaître un patron comme toi ! ” Ça m’intéressait, et je le fis s’asseoir avec son ami pour causer. En fait ce beau gosse s’appelait Petit SONG, venu de la province HUBEI, avait une trentaine d’années, la face blanche, très extraverti, ayant du mal à s’asseoir. C’était lui qui a eu cette idée, et il avait déposé la marque, mais c’était seulement un restaurant western copié. Le logo était passable, une tête d’un vieux cowboy, très sympathique. Les clients visés étaient les cols blancs supérieurs, les amants etc. des métropoles. Petit SONG avait une série d’idées qui étaient réalisables à Pékin. Mais il devait persuader un ou deux patrons riches d’investir, Petit SONG se propose d’assurer le management,

le partage des bénéfiques étant 3/7. Le montant des investissements n’était pas important, seulement six cent mille yuans. J’étais un vieux de la vieille, ayant passé tant d’années dans le monde des affaires, après un rapide coup d’œil, je formulais quelques remarques correctives. En écoutant, la mine de Petit SONG a soudainement changé, comprenant qu’il avait affaire à un expert. Il rengainait son expression pleine de confiance, montrait l’air modeste, me demandait de lui en dire plus. Je lui ai dit : “Ceux qui recherchent l’investisseur avec des idées à Pékin comme toi, il y a peut-être des centaines de milliers. Bien que ta créativité soit bonne, elle est encore inutile. La clef est de persuader deux imbéciles riches. Tu réfléchis de ce côté, sans améliorer ta créativité. Même si c’est le projet d’un chausse-pied, d’une joie des vieilles (Ndla : un matériel pour gratter la démangeaison fait de bambou), on pourrait gagner aussi d’argent. Une fois son argent investi, il n’est plus en son pouvoir, alors toi Petit SONG, tu auras réussi. L’année prochaine, tu m’inviteras

en chambre V.I.P. à l'hôtel ! ” Petit SONG disait avec un sourire éclatant : “Ce n'est rien, je pourrai même t'inviter à Paris. Mon ancien, nous nous rencontrons trop tard ! ” Depuis, Petit SONG et moi, nous étions devenus amis. Après des visites mutuelles, je savais enfin ce type était plus misérable que moi. Son espace n'avait pas de meubles, il devait un mois et demi de loyers, il ne tenait plus le coup. Je l'interrogeais sur ce qu'il mangeait, sa tactique était à peu près la même que la mienne, mais économisait un repas de tout son possible. Il dit : “Boire plus d'eau, ça permet résister à la faim.”

J'ai soupiré dans mon cœur, ne l'interrogeait plus. Un jour, je l'appelais à l'heure de déjeuner : “Viens, ne demande pas pourquoi, je t'invite à manger.” Il déclinait précipitamment : “Mon ancien, je n'oserais !” Je lui ai dit : “Aujourd'hui on va manger ce que je mange d'ordinaire, seulement un plat de plus.” En mangeant je lui ai dit : “Aujourd'hui nous

n'avons pas d'autre but que manger à notre faim, sans façon.” Petit SONG s'est montré un peu reconnaissant, disait en souriant : “Eh, patron, patron, je suis très gêné !” “Patron” tel qu'il le disait, n'avait rien de moquerie à l'entendre.

Dans le Nord, la lumière du soleil était faible généralement en hiver, habitant au sous-sol, l'occasion de s'exposer au soleil était encore moindre. Sans l'ensoleillement, on manquait de calcium, le symptôme était que les jambes sont molles, on marche comme sur du coton, on ne peut pas se tenir debout. Mais à ce moment-là je ne comprenais pas la cause, à n'imputer qu'à l'habitation au sous-sol. D'autant plus que même si je le savais, je n'aurais pas dépensé l'argent pour acheter du Multivitamin Formula dont une bouteille coûtait trente yuans, ce qui équivalait à cinq repas ! Grâce à ma vie vagabonde, je persévérais quand même. Chaque jour lorsque je sortais de la porte, les pieds boitaient toujours quelquefois, il semblait que le comédien criait à

mon oreille : “ Vire ! vire ! ”

Pour passer le temps, et aussi pour ne pas me couper des informations, après bien des calculs, je pus économiser cinquante centimes pour acheter un Beijing Evening News. C'est pourquoi tous les jours à dix-sept heures, au crépuscule, je sortais pour acheter le journal. Un jour, au carrefour, pour éviter une bicyclette, et par manque d'attention, ne pouvant me tenir debout, je suis tombé au sol. J'entendais les cris aigus aux alentours, et des gens venus autour de moi. Couché sur la terre froide, tous les gens à mes yeux étaient très grands. On se démenait pour me relever. Une fillette portant un foulard rouge de pionnière, la mine toute pâle, m'interrogeait avec hâte : “Grand père, comment allez-vous ?” Je mébahissais, et je la vis. Depuis deux ou trois ans, des gens m'appelaient vieux maître, mais c'est la première fois qu'on m'appelait grand-père. La petite fille avait le visage rond, de grands yeux, le foulard rouge était très voyant,

ses mains soutenaient toujours mon bras. J'avais mille pensées tout à coup, les larmes se formaient dans mes yeux, ne pouvant parler de mes lèvres tremblantes. La fille était plus pressée, disait sans cesse : “Grand père, ne vous inquiétez pas, je vais vous accompagner à l'hôpital.” Je me démenais pour me relever, lâche spontanément une phrase à laquelle je n'aurais pas pensée : “Ma fille, grand père.....ce n'est pas grave, ma vieille maladie, rentre vite chez toi ! ” J'essayais de marcher quelques pas, couci-couça. En voyant que j'allais vraiment bien, les gens se sont dispersés en soupirant d'émotion. La petite fille n'était pas très rassurée, tournait la tête toujours en marchant. Je lui fis un signe et elle s'éloigna. Hélas ! Que j'avais la honte, et dans la capitale Pékin. On aurait de quoi pour bavarder en dînant : “Au carrefour de SONGYULI, un vieux est tombé de tout son haut.” Voyez quelle honte!

Lorsque la petite fille me tenait, j'ai pensé soudain à mon enfance, je portais aussi le foulard

rouge, la chemise blanche et le pantalon bleu, toujours dans une bonne forme. A la soirée du Nouvel An, je récitais les poèmes devant les adultes, debout au centre de la scène dans la salle contenant mille spectateurs, la voix retentit le plafond— “A l’époque brillante de MAO TSEDONG grandit la génération de nos jeunes heureux..... ” Hé hé, combien d’années passées, combien d’années, moi, je suis devenu grand père !

Le seul endroit chauffé de l’hôtel se trouvait à l’entrée, au rez de chaussée, il s’agissait de la pièce pour la réception et l’expédition du courrier, chargée d’enregistrement, c’était en même temps la boutique. On devait venir là pour téléphoner. Craignant le froid, je voulais souvent m’asseoir ici, puis redescendais quand je me sentais réchauffé. Il y avait un lit dans la pièce, séparé par un rideau en fleurs. Une petite fille habitait ici, elle avait 16 ou 17 ans, elle n’avait pas encore appris l’intonation de Pékin, avec un

accent du patois. Elle était fraîche, un peu têtue, venue peut-être de la campagne. Son travail ici était assez important : ramasser de l’argent, gestion des comptes, enregistrement, ramasser les frais des téléphones, garder les clés, vendre les marchandises, elle arrangeait tout promptement. Surtout le comptage des jours d’habitation de chaque habitant, même pas d’erreur du demi-jour. Je ne savais pas son nom jusqu’à maintenant, elle était venue de CHANDONG, je l’appelais pour le moment la Petite LUHUA.

Lorsqu’elle avait le temps, je bavardais avec elle, et j’avais appris que sa famille est en effet à la campagne, elle est venue ici dès la fin du collège. Je l’interroge : “Le patron est de ta famille ?” Petite LUHUA disait : “Non, il est ami de mon père.” Je demandais : “Combien d’argent te donne-t-il ?” LUHUA répondit : “Quatre cents yuans.” “ Tu en es contente ? ” “Bien sûr, d’où on gagnerait quatre cents yuans à la campagne ? ” Je demandais : “ Veux-tu encore faire tes études ? ” “ Je ne peux

pas payer les frais bien que je veuille.” Je voyais quelques revues sur son lit, et ai dit : “ J’ai encore des revues chez moi, je t’en apporterai lorsque je serai libre.” N’ayant pas l’habitude de parler et rire, LUHUA se réjouissait un peu : “C’est si bon !” Le patron restait souvent au service, s’il n’était pas ici, c’est qu’il était parti. Les affaires de l’hôtel étaient tout à fait confiées à LUHUA, sa fonction valait la patronne.

Petit SONG aimait taquiner LUHUA, mais LUHUA ne lui montrait jamais le visage souriant. Un jour au service, Petit SONG a dit à LUHUA : “Petite sœur, ne soit pas si méchante.” LUHUA a dit : “Tu payes le loyer d’abord ! ” Petit SONG avait encore l’air frivole : “Le loyer n’est rien, je vais t’inviter à manger ! ” LUHUA changeait de visage : “Tu veux m’ennuyer ou non ? Tu as à faire ou pas ? Va vite si tu n’as rien à faire.” En ma présence, Petit SONG voulait sauver la face, disait encore en rigolant : “Ma soeur est si jolie, pourquoi tu te fâches comme ça ?” LUHUA était

tout à coup en colère : “Va te faire foutre, va au diable !” Petit SONG sortait embarrassé. Je riais sous cap, demandait à LUHUA : “Pourquoi es-tu si sévère envers lui, puisqu’il est un beau gosse ! ” LUHUA restait encore en colère, disait : “ C’est un voyou ! ” Je riais : “Tu n’oses pas parler à tort et à travers ! ” LUHUA disait : “Il veut refuser de payer le loyer, n’est-il pas un voyou ? Je veux voir qu’il déguerpisse ou non ? ”

Un soir, en pleine nuit, je suis allé au service pour acheter le briquet. La lumière étant allumée, je savais que LUHUA ne s’était pas encore couchée, et la porte s’ouvrait sous ma main. Je voyais que LUHUA se couchait habillée dans le lit, les yeux rouges, il semblait qu’elle venait de pleurer, et semblait indisposée. Le patron assis sur le bord du lit, paraissait la consoler. A la vue de mon entrée, cet homme d’âge mûr avait l’air de dissimuler je ne savais quoi. Il m’avait jeté un coup d’œil, l’air tout embarrassé. J’étais un vieux routier, cette situation me faisait

comprendre tout de suite en gros, mais je faisais semblant de ne rien remarquer, après l'achat d'un briquet je sortais en fermant la porte. Je regardais ma montre, il était vingt-trois heures trente.

Je rentrais et me couchais, mille pensées bouillent dans ma tête. Les vieilles vaches mangeaient de l'herbe tendre, ce qui semblait déconcertant n'était plus le cas dans la société actuelle. La Petite LUHUA n'avait que 16 ans, une vierge, elle s'était donnée à ce type ? La fille de son ami, comment a-t-il pu faire cela ? Le patron avait l'air affable, comme le comptable ou le petit cadre de la campagne, alors se passionnerait-il pour draguer les filles ? D'autant plus que..... Homme, comment pouvait-il devenir comme ça ! Mais je changeais de point de vue, peut-être étais-je trop scrupuleux ? LUHUA était enrhumée ou dysménorrhée, peut-être cette brute la consolait vraiment.....J'espère que c'était vrai.

Après un certain temps, je trouvais que

LUHUA était un peu plus joviale, entre elle et le patron il existait un peu d'ambiguïté qu'il était difficile de ne pas observer, et de la taquinerie intervenait maintenant dans leur conversation. Je comprenais que ce vieux trousseur avait réussi. Pour quatre cents yuans de salaire par mois, LUHUA avait enfin succombé.

Désormais, le patron était très poli en me voyant, bien sûr, comme autrefois, je faisais semblant comme un automate, et badinais avec lui. Un jour, j'apportais des revues à LUHUA, LUHUA disait : "Le patron t'a loué !" Je l'interrogeais : "Qu'a dit sur moi ? " LUHUA répondit : "Il a dit que tu es seul vrai gentilhomme dans tout ce sous-sol."